LA
DÉFAITE
ÉLECTORALE
Michaël Bégin

Michaël Bégin
© *La défaite électorale*
22 avril 2025

Contact

psydrmic@gmail.com

https://www.unesante.com

Ouvrages de l'auteur :

La bible médicale
Le combat contre le cancer
Le pouvoir des plantes
Les bouleversements du climat et de la nature
Les classes des médicaments
Les dérèglements irréversibles du climat et de la nature

Les infections
Les infections sexuellement transmissibles
Les maladies auto-inflammatoires
Les maladies cutanées
Les maladies des mains
Les maladies du pied
Les maladies du système immunitaire
Les maladies et troubles gastro-intestinaux
Les maladies métaboliques
Les maladies musculo-squelettiques et rhumatologiques
Les maladies neurodégénératives
Les maladies ORL et des yeux
Les maladies pulmonaires
Les maladies rares

Les maladies rénales et urinaires
Les troubles cardiaques
Les troubles du système reproducteur
Les troubles hormonaux
Les troubles mentaux
Les troubles neurologiques
Les troubles digestifs fonctionnels
Pathologies de la coagulation et des thromboses
Les maladies endocriniennes rares
Les maladies liées au vieillissement
Vie artificielle
La défaite électorale

Ce livre a été créé à l'aide de logiciels libres :

LibreOffice, **Debian 12**, **Liberation Serif** (police d’écriture)

« Tous droits de reproduction, d’adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays. L’auteur ou l’éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre. »

Table des matières

Avant-propos – Quand la liberté d'expression rencontre une génération hyperconnectée.....9
Chapitre 1 – La montée fulgurante de Poilievre : entre conservatisme et populisme.....15
Chapitre 2 – L’inévitable collision : Poilievre contre le wokisme.....21
Chapitre 3 – Mots malheureux, tweets désastreux : quand les réseaux deviennent des tribunaux.....27
Chapitre 4 – Universités, minorités et militant·e·s : le changement culturel en marche.....35
Chapitre 5 – La campagne du siècle : Pierre contre le progrès.....41
Chapitre 6 – Le grand soir : urnes, larmes et dernier discours.....49

Chapitre 7 – Après la tempête : Poilievre en exil, entre balados et nostalgie.....55
Chapitre 8 – Le Canada d’aujourd’hui : entre inclusion et division.....61
Conclusion – Peut-on encore gagner sans plaire aux "woke" ?.....69

Avant-propos – Quand la liberté d'expression rencontre une génération hyperconnectée

L'élection de Pierre Poilievre était censée être un combat pour le cœur du Canada, un affrontement entre conservatisme traditionnel et progressisme. Mais dans un monde où la liberté d’expression se confronte à la rapidité de l’information et à l’activisme numérique, la campagne

de Poilievre s’est transformée en un duel d’un autre genre.

Les opinions politiques, autrefois cantonnées aux meetings et aux débats télévisés, se sont déplacées vers un terrain bien plus volatile : les réseaux sociaux. Là où une simple phrase, un tweet malheureux ou un geste mal interprété peuvent devenir des armes de destruction massive. Poilievre, avec son discours tranchant et ses idées fermement ancrées dans un conservatisme classique, s’est retrouvé pris dans la toile d’un monde hyperconnecté, où chaque mot compte, et où l'image prime souvent sur l'argumentation.

La liberté d’expression, cet idéal sacré des démocraties occidentales, se heurte aujourd'hui à un autre phénomène : la génération hyperconnectée, une génération qui ne se contente pas d’écouter, mais de commenter, de réagir et de faire circuler des informations à une vitesse hallucinante. Le temps des débats posés, des désaccords civilisés, semble révolu. À la place, une culture de la réactivité, de l'instantanéité et de la « cancel culture » s’est installée.

Ce livre n'est pas qu'une chronique de la défaite électorale de Pierre Poilievre. C’est aussi une réflexion sur la manière dont la politique s’est

métamorphosée sous l’influence des technologies et des nouvelles dynamiques sociales. Peut-on vraiment dire ce que l'on veut, ou faut-il désormais plaire à une génération qui juge plus vite et plus fort que jamais ?

Dans ce monde, les règles ont changé. Et dans ce livre, nous allons voir comment Poilievre, avec son approche du passé, a fait face à un avenir qu'il n'avait pas anticipé.

Chapitre 1 – La montée fulgurante de Poilievre : entre conservatisme et populisme

Tout a commencé par une voix nasale, un regard perçant, et une passion inexplicable pour les banques centrales. Pierre Poilievre, notre preux chevalier des finances publiques, a surgi tel un justicier de l’économie sur son destrier idéologique, prêt à terrasser l’inflation, l'État tentaculaire, et

surtout, l’odieux café à 7$ du Starbucks.

Dans un pays où le plus grand débat politique de l'année précédente avait porté sur la sauce à poutine de la cafétéria parlementaire, l’émergence de Poilievre fut perçue comme un tsunami dans un lac tranquille. À mi-chemin entre Margaret Thatcher et un Youtubeur libertarien, il a su conquérir les cœurs frustrés de ceux qui croient encore que tout allait mieux "dans l’temps".

Armé de slogans dignes d’une publicité de céréales (« Rendre le Canada libre! »), Pierre s'est frayé un

chemin dans les réseaux sociaux, parlant à la caméra avec la même intensité qu'un prêtre télévangéliste, mais en remplaçant la Bible par *Friedrich Hayek*.

Il dénonçait les élites depuis son siège d'élite, accusait les médias biaisés entre deux entrevues exclusives, et pourfendait la bureaucratie fédérale pendant que son salaire y était versé. Un homme de principes, assurément — du moment qu'ils pouvaient être tweetés en moins de 280 caractères.

Mais ce n'était pas seulement du conservatisme. Non. C'était une potion magique : un mélange de

colère contenue, de nostalgie d’un pays qui n’a jamais vraiment existé, et d’un soupçon de complotisme poli. Le populisme version canadienne : avec cravate, politesse passive-agressive, et promesses économiques aussi solides qu’un donut sans trou.

Rapidement, Poilievre devint l’icône d’un mouvement. Il parlait aux "vrais gens", ceux qui, apparemment, n’étaient ni universitaires, ni journalistes, ni environnementalistes, ni féministes, ni artistes, ni étudiants, ni cyclistes, ni végétariens, ni employés de la fonction publique — bref, aux trois personnes qui restaient.

Sa montée fut fulgurante, en effet. Mais comme toute fusée, on allait bientôt se demander si elle avait vraiment assez de carburant… ou si elle finirait en feu d'artifice au-dessus d'un terrain vague idéologique.

Chapitre 2 – L’inévitable collision : Poilievre contre le wokisme

Il était une fois, dans une contrée enneigée appelée le Canada, un homme en complet-cravate qui croyait encore que la virilité politique se mesurait à la fermeté du ton et au mépris des pronoms.

Face à lui : le wokisme. Cette créature mythologique que ses partisans disent être un simple appel à la justice sociale, mais que Pierre voyait plutôt comme une horde d’activistes

déguisés en baristas non genrés, armés de thèses universitaires, de t-shirts inclusifs, et d’un vocabulaire que même Google Traduction refusait de traduire.

Dès les premières escarmouches, le combat prit des allures de sitcom. Pierre dénonçait "l’effondrement de la liberté d’expression", pendant que des étudiants dénonçaient son passage sur le campus comme une agression auditive. Il appelait au « gros bon sens », concept mystérieux qui semblait exclure toute remise en question du statu quo post-1950.

Dans les débats, il se lançait à l'assaut des "idéologies radicales", brandissant le mot *woke* comme on brandit un crucifix devant un vampire sociologique. Selon lui, les wokes étaient responsables de tout : l'endettement public, les retards des vols WestJet, l'augmentation du prix des œufs, et même la fin de la série *Friends*.

Mais le wokisme, tel un blob culturel gluant, était insaisissable. À chaque fois que Poilievre croyait avoir triomphé (par exemple, en refusant de reconnaître le racisme systémique avec la grâce d'un éléphant en porcelaine), une nouvelle vague de

jeunes TikTokeurs lui répondait avec un remix dansant de ses pires citations.

Il tenta bien de les combattre avec des vidéos YouTube en marchant dans des ruelles sombres, comme un super-héros de la fiscalité. Mais hélas, le wokisme ne dort jamais. Il est vegan, il médite, il suit des formations en diversité, et surtout : il vote.

Et un jour, le clash devint trop fort. Les uns parlaient de micro-agressions, les autres de macros-réactions. Et Pierre, tout à sa croisade, ne vit pas que la majorité silencieuse

avait commencé à trouver son indignation un peu bruyante.

Il avait voulu libérer le peuple du wokisme… mais il avait oublié que, parfois, ce peuple-là *est* woke. Ou au moins, un peu plus nuancé que ce qu'il avait prévu dans son PowerPoint.

Chapitre 3 – Mots malheureux, tweets désastreux : quand les réseaux deviennent des tribunaux

Il fut un temps où les politiciens pouvaient dire des absurdités au coin d'un micro sans que personne ne s'en aperçoive, à part quelques journalistes endormis et un technicien du son. Mais ce temps est révolu. Aujourd'hui, chaque mot prononcé est une grenade dégoupillée… surtout

lorsqu’on le twitte fièrement, avec un hashtag douteux.

Pierre Poilievre, maître de la phrase choc, avait un talent rare : transformer chaque intervention en bombe virale. À sa manière, c’était un poète de la controverse, un troubadour numérique qui faisait rimer "réveillés" avec "dangereux" et "liberté" avec "pas de masque, pas de woke, pas de problème".

Mais hélas, dans le monde moderne, les réseaux sociaux ne pardonnent pas. Ils observent. Ils jugent. Ils archivent.

Tout commença par un simple tweet : **« Le Canada n’a pas besoin de cours sur les privilèges, il a besoin de travail. »**
Une phrase concise, cinglante, et... catastrophique.

En moins de trois heures, Twitter (pardon, *X*) s’enflamma.
Les travailleurs l’ont trouvé condescendant.
Les profs l’ont trouvé simpliste.
Les jeunes l’ont remanié en mème, le comparant à un oncle grincheux qui crie après la télé pendant *Tout le monde en parle*.

S’en suivirent d’autres perles :
– Une vidéo où il dénonçait les drag queens… sans savoir qu’il pointait du doigt une troupe scolaire pour enfants atteints du cancer.
– Un commentaire sur l’environnement : « Les arbres ne tweetent pas. » — rétorqué illico par Greenpeace avec un GIF d’un chêne en lunettes de soleil.
– Et bien sûr, le fameux « Je suis le seul adulte dans cette pièce », alors qu’il était seul, dans une salle vide, à 2h du matin.

Mais le clou du spectacle : un ancien tweet exhumé de 2011, où Pierre écrivait (à propos des éoliennes) :

« Rien de tel qu’un gros ventilateur pour brasser de l’air et subventionner l’illusion. »
Ce qui, sorti du contexte, résonna étrangement comme une description de lui-même.

Face à ces tempêtes numériques, son équipe de communication vivait en mode *urgence permanente*. Chaque matin, ils consultaient Twitter comme on ouvre les résultats d’un test de grossesse non planifié.

Mais le mal était fait. L’algorithme avait parlé. Les électeurs indécis ne lisaient plus ses programmes, seulement ses bourdes. Il n’était plus

un homme politique : il était devenu
un sujet de tendances.
Et dans le tribunal des réseaux,
l’accusé n’a pas droit à un avocat.
Seulement à un ratio.

Chapitre 4 – Universités, minorités et militant·e·s : le changement culturel en marche

Pierre Poilievre n’a jamais étudié dans une université où on pouvait être à la fois étudiant, militante racisée neurodivergente queer non-binaire et vice-président·e du comité pour l’abolition des agrafes oppressives. Et ça se sent.

Dans son esprit, les campus étaient autrefois des bastions du débat, de la

libre pensée et des livres poussiéreux sur Milton Friedman. Mais aujourd'hui, à ses yeux, ils sont devenus des champs de bataille idéologiques, où chaque mot est un piège, chaque regard un micro-agression, et chaque opinion de droite… une menace à signaler au doyen de la sensibilité.

Il ne comprenait pas que les jeunes ne veulent plus "débattre" de leur existence avec des gens qui pensent qu'ils exagèrent en voulant des toilettes neutres. Lui voulait défendre la liberté de parole — surtout la sienne — pendant que les étudiants

défendaient leur droit à ne pas se faire réduire à des statistiques électorales.

Et puis il y avait les minorités. Oh, les minorités. Poilievre les abordait comme on traverse un champ de mines : en évitant soigneusement de s’arrêter, tout en criant à tout va qu’il est "aveugle à la couleur" (ce qui, apparemment, n’est plus un compliment en 2025).

Son approche de la diversité consistait à dire qu’on est tous pareils, sauf lui, qui avait une meilleure façon de gérer les pareils.

Dans les débats, il déplorait que "les activistes militants prennent en otage

la culture". Ce à quoi on lui répondait qu'il était littéralement en train de débattre dans une émission diffusée sur dix plateformes, avec une équipe de conseillers blancs comme neige et un programme électoral qui n'avait jamais entendu parler du mot *intersectionnalité*.

Pendant ce temps, les militant·e·s, eux·elles, avançaient. À coups de TikTok, de conférences Zoom, de poèmes slammés et de collectes GoFundMe. Ils parlaient d'inclusion, de décolonisation, de trauma générationnel, et même… d'amour politique.

Et Poilievre, au lieu d’écouter, se raidissait dans son veston trop serré. Plus les jeunes parlaient de justice sociale, plus il sortait des statistiques économiques. Plus les communautés demandaient à être vues et entendues, plus il sortait son diaporama PowerPoint sur le déficit.

Le changement culturel n’attendait pas. Il marchait vite, en doc martens et en slogans, pendant que Pierre s’accrochait au passé comme à un Blackberry en 2025.

Chapitre 5 – La campagne du siècle : Pierre contre le progrès

Ce fut annoncé comme *le duel du siècle*, la *grande bataille culturelle*, ou comme l'aurait tweeté un jeune militant sarcastique :

> « Le dernier combat de Gandalf contre le iPad. »

Pierre Poilievre, fidèle à lui-même, entama sa campagne comme on lance une croisade. Il avait le regard dur, le verbe sec, et une obsession : renverser

le "règne du politiquement correct". Pour lui, le progrès n'était qu'un déguisement marketing pour des idées trop douces, trop sensibles, trop… humaines.

Il promit de remettre le Canada *sur les rails* – même si ces rails semblaient pointer directement vers 1984 (l'année, pas le livre, malheureusement). Il promit de combattre l'inflation, les woke, les drag queens et les taxes, pas nécessairement dans cet ordre.

Mais en face de lui, le progrès avait sorti l'artillerie lourde :
– Des candidats jeunes, racisés,

ouverts, multilingues, souvent tatoués et toujours souriants.
– Des slogans inclusifs brodés sur des chandails faits localement par des coopératives de tricot anarchiste.
– Des débats diffusés en direct sur Twitch, où les candidats expliquaient leur programme tout en cuisinant un tofu général Tao.

Pierre, lui, tenait bon. Il faisait campagne dans des entrepôts, devant des machines-outils, entouré de gens qui n'avaient pas compris le concept de diversité autrement qu'en termes de boulons de tailles différentes. Il parlait d'économie comme d'autres

parlent d’amour : avec une passion légèrement flippante.

Mais le progrès est une bête étrange. Il ne se mesure pas en chiffres. Il s’infiltre dans les esprits, les discussions, les mèmes. Il avance doucement, puis d’un coup, il est partout. Et Pierre, lui, parlait encore de ramener le bon vieux Canada… que les jeunes n’avaient jamais connu et que les plus vieux commençaient à vouloir oublier.

Le clou de la campagne ? Un débat télévisé où Poilievre, coincé entre une activiste de 22 ans et un économiste non-binaire, déclara que « le peuple

n’a pas besoin d’identités complexes, il a besoin de pétrole ».
Le lendemain, même les pipelines ont demandé à ne pas être associés à cette déclaration.

Le reste fut une lente descente. Il fit du porte-à-porte, mais les portes restaient fermées. Il organisa des rassemblements, mais TikTok les avait déjà ridiculisés avant la fin du micro. Il posta des vidéos sur X, mais l’algorithme préférait les reels de chats transgenres qui parlent d’écologie.

Et c’est ainsi que Pierre, avec toute sa rigueur et sa nostalgie, mena

courageusement sa campagne… droit dans le mur du XXI^{e} siècle.

Chapitre 6 – Le grand soir : urnes, larmes et dernier discours

Le jour du jugement arriva, vêtu d’un complet-cravate, assis sur un tabouret dans un gymnase d’école primaire transformé en bureau de scrutin.

Partout au pays, les électeurs avançaient vers les urnes avec la gravité d’un choix existentiel : "Veux-tu vraiment vivre dans un pays dirigé par quelqu’un qui a utilisé le mot *wokisme* 14 fois dans un seul débat?"

Les résultats tombèrent comme une pluie de likes sur une publication de

chien militant pour les droits des aîné·e·s trans.

À mesure que les bulletins étaient dépouillés, les mines se décomposaient au QG de Poilievre. La salle, au début aussi tendue qu'un câble Ethernet mal branché, vira lentement au silence gênant. On entendait juste les chips molles se faire mâcher dans les coins.

Et puis ce fut confirmé : **défaite écrasante**.
Pas une défaite "honorable". Pas une défaite "serrée". Une défaite "écrite dans le ciel par des drones arc-en-ciel".

Poilievre, stoïque, monta sur scène. Son regard était celui d’un homme qui venait de découvrir que le Canada avait viré de bord… sans lui. Derrière lui, son équipe affichait un sourire crispé digne des meilleurs enterrements politiques.

Le discours fut bref, mais inoubliable :

> « Ce soir, le Canada a fait un choix. Un choix que je ne comprends pas, mais que je respecte, car je n’ai pas vraiment le choix. »

Il poursuivit avec sa voix de comptable blessé :

« Ils ont préféré les
pronoms à la prospérité.
Le progressisme aux
pipelines. Les baristas
véganes aux producteurs
de sables bitumineux. »

Un silence suivit. Puis un éternuement dans la salle, provenant possiblement d'un journaliste allergique à la défaite.

Il conclut, digne jusqu'au bout :

« Je quitte la scène
politique… mais pas
LinkedIn. »

Le rideau tomba – en réalité, une nappe accrochée à des pinces à linge

– pendant qu’un technicien mettait par erreur une playlist de Beyoncé.

Les partisans rentrèrent chez eux, certains en colère, d’autres confus. Un homme pleura en silence dans sa camionnette. Une vieille dame cria "C’était truqué!" avant de se prendre les pieds dans un cône orange.

Et Pierre… Pierre partit dignement, la tête haute, les poings serrés, en murmurant :

> « Ils comprendront… un jour. »

Spoiler : ce jour ne viendra probablement jamais.

Chapitre 7 – Après la tempête : Poilievre en exil, entre balados et nostalgie

Il n’y eut pas de chute dramatique. Pas de fuite en hélicoptère. Pas de comité d’enquête parlementaire. Juste… une disparition tranquille. Comme un Windows XP qui s’éteint en silence.

Après sa défaite, Pierre Poilievre fit ce que font tous les politiciens tombés au combat : il lança un balado.

« La Voix du Vrai », un rendez-vous hebdomadaire où il parlait de

fiscalité, d'identité nationale et d’anecdotes de jeunesse où il aurait presque battu Justin Trudeau à la corde à danser. Chaque épisode débutait par un jingle inspiré de la guerre froide, suivi de longues envolées sur « ce que le Canada aurait pu être, s’il avait juste écouté papa Pierre ».

Il avait troqué les foules pour un micro, les applaudissements pour des commentaires sur YouTube, et les slogans pour des intros d’épisodes genre :

> « Aujourd’hui, pourquoi
> le café équitable est une

conspiration contre les
petites entreprises. »

Mais au fond, on sentait la nostalgie. Celle du temps où il était sur scène, micro en main, entouré d'admirateurs en casquette "Make Canada Fiscal Again". Où les caméras cliquaient à son arrivée, où les journalistes prenaient des notes fébriles à chacune de ses hyperboles.

Il apparaissait parfois en public, à des foires agricoles ou des soupers-spaghetti, distribuant des sourires raides et des copies dédicacées de son autobiographie *"Debout contre l'éveil"*.

Les jeunes ne le reconnaissaient plus. Les anciens électeurs le saluaient avec politesse, comme on serre la main à un oncle qui a trop crié à Noël.

Et puis un jour, dans un segment particulièrement émouvant de son balado, il avoua :

> « Le pays n’a pas changé
> du jour au lendemain.
> C’est moi qui n’ai pas vu
> qu’il avait déjà changé. »

Un frisson parcourut ses six auditeurs réguliers.

Pierre Poilievre ne redevint jamais chef, ni ministre, ni sénateur. Mais il

trouva une étrange paix dans cette vie parallèle où il était libre… de ne plus convaincre personne.

Il s’acheta un petit terrain en Alberta, planta des tomates, installa un studio d’enregistrement dans sa remise, et fit la paix avec l’idée que le Canada avait choisi d’évoluer sans lui.

Et parfois, dans la lumière dorée du soir, il murmurait à ses plants de courgettes :

> « Un jour, ils comprendront… »

Mais les courgettes ne répondirent jamais.

Chapitre 8 – Le Canada d’aujourd’hui : entre inclusion et division

Le Canada post-Poilievre est un pays qui semble avoir pris un virage à gauche… puis à droite… puis en diagonale inclusive. Un pays où tout le monde a une voix, surtout ceux qui crient très fort sur Twitter.

Le nouveau gouvernement, élu sur un slogan flou mais chaleureux — « Soyons doux, mais fermes, mais doux » — s’est mis à adopter des lois à un rythme effréné :

- La Loi sur l'Équité des Émotions
- La Loi sur les Accents Aigus Inclusifs
- Et bien sûr, la Charte de la Coexistence Respectueuse des Idéologies Contradictoires, version 12.3.

Les écoles enseignent maintenant l’histoire avec un *asterisque* permanent :

> « Voici ce qui s’est passé... mais selon qui, et selon quel prisme épistémologique? »

Les universités sont devenues des forums ouverts où le débat est encouragé... tant que tout le monde est d’accord.

Les menus dans les cafés incluent désormais un avertissement :

> « Peut contenir des traces de privilège non conscient. »

Les anciens partisans de Poilievre, eux, sont divisés. Certains vivent dans un bunker fiscal au fin fond du Saskatchewan, écoutant son balado à la bougie. D’autres ont refait leur vie, ont adopté un chat non-binaire et disent des choses comme :

« Finalement, le quinoa,
c’est pas si pire. »

Pendant ce temps, le Canada tente de tenir debout entre deux piliers :

- **L'inclusion**, où l’on veut tout le monde autour de la table, même ceux qui pensent que la table est un instrument de domination coloniale.
- **La division**, où chacun possède sa propre vérité comme on possède un abonnement à une plateforme de streaming.

Les débats politiques ressemblent à des thérapies de groupe, les bulletins de nouvelles à des poèmes postmodernes, et les référendums… à des sondages Instagram.

Mais malgré tout, le pays avance. Tant bien que mal. Un pas inclusif, un pas maladroit, un pas de danse identitaire. Ce n'est peut-être pas parfait, mais c'est canadien.

Et dans ce monde nouveau, quelque part entre un défilé de drag queens écoresponsables et une ferme de bitcoin subventionnée, l'ombre de Poilievre plane toujours… comme

une notification non lue sur un vieux Blackberry.

Conclusion – Peut-on encore gagner sans plaire aux "woke" ?

La réponse courte : *non*.
La réponse longue : *non, mais avec plus de mots et un peu d'illusion stratégique*.

Autrefois, gagner une élection signifiait serrer des mains, parler d'impôts et promettre un peu plus que ce qu'on pouvait livrer. Aujourd'hui, il faut aussi maîtriser l'art délicat de ne froisser personne — pas même une plante en pot qui s'identifie comme «

traumatisée par le patriarcat botanique ».

Dans cette nouvelle ère politique, le mot « *woke* » est devenu une épée à double tranchant : dénoncé par les uns, brandi avec fierté par les autres, mal défini par tous. On ne sait plus très bien si c’est une insulte, une philosophie ou un type de yoga pratiqué en collectif décolonisé.

Mais il faut reconnaître une chose : **le monde a changé**, et avec lui, les règles du jeu électoral. Plaire aux "woke", ce n’est plus une option stratégique. C’est devenu une

compétence de survie. Ignorer leurs revendications, c’est se mettre à dos :

- les jeunes,
- les femmes,
- les minorités visibles et invisibles,
- les artistes,
- les universitaires,
- et environ 97 % de TikTok.

Peut-on donc gagner *sans* plaire aux "woke"? Peut-être… dans une élection parallèle tenue dans un Tim Hortons fermé à double tour.

Mais dans le monde réel? Celui où les électeurs ont des opinions, des identités multiples et une mémoire numérique des anciens tweets de 2011?

Il faut apprendre à naviguer, à nuancer, à écouter, à s'adapter. Bref : tout ce que Pierre Poilievre a refusé de faire, préférant le confort des certitudes à l'inconfort du dialogue.

Car oui, la démocratie moderne n'est plus une simple ligne droite vers la majorité. C’est un parcours à obstacles fait de micro-agressions, de débats sur les toilettes mixtes, et de conférences TED sur l’écoute active.

Alors non, Pierre. On ne peut plus gagner sans plaire aux "woke".
Mais rassure-toi : il reste toujours les balados.

LA DÉFAITE ÉLECTORALE

Pierre Poilievre : Chute d'un mythe fiscal dans un monde woke

Dans un Canada en pleine évolution, Pierre Poilievre a défié le système avec ses discours conservateurs et ses promesses économiques. Mais face à un pays de plus en plus inclusif et progressiste, sa campagne s'effondre dans une explosion de tweets et de confrontations avec le wokisme.

Avec humour et ironie, ce livre satirique explore la défaite de Poilievre, tout en posant la question : peut-on encore gagner sans plaire aux "woke" ? Un regard mordant sur un Canada en transition, entre passé et avenir.

Michaël Bégin